

RECHERCHES
CURIEUSES
SUR
L'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'ASIE,

Puisées dans les manuscrits orientaux de la
Bibliothèque Impériale, et d'autres ;

PAR J. M. CHAHAN DE CIRBIED,
Arménien d'origine, attaché à l'Ecole spéciale des langues
orientales vivantes, près la Bibliothèque Impériale ;

ET F. MARTIN, Arméniste français.

*Quæ improbabiliter, quæ falsò, quæ ca-
lumniosè dicuntur, an benè dicuntur?*

PLAT. de Leg.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers,
n°. 45.

1806.



*L'Histoire est la clef de tous les livres :
elle nous les fait comprendre.*



P R É F A C E.

A force de patience et de courage, nous pénétrons enfin dans ce nouveau monde littéraire, qu'un illustre membre de la société des langues orientales, l'abbé de Villefroy, annonçait dans le siècle dernier à la république des lettres. Les manuscrits arméniens, recueillis à grands frais et déposés dans la bibliothèque impériale, nous ont ouvert les portes de l'Orient. Ce précieux dépôt, chargé des dépouilles de l'Asie, est depuis long-temps l'objet des desirs et de la curiosité des savans. Nous nous empressons de leur faire part de nos premières découvertes.

Les Français, nés pour tous les genres de gloire, seraient blâmables de négliger l'érudition orientale; tandis que l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, et sur-tout l'Angleterre, ont témoigné la plus grande ardeur pour cette sorte de

littérature, dont ils font paraître de temps en temps des monumens.

L'on voit périr successivement les miracles de l'art et de la nature. Les révolutions, avec l'impétuosité du torrent, entraînent dans le néant les peuples et les souverains, les villes et les empires. De tous les ouvrages des hommes, les lettres seules semblent partager avec notre ame le glorieux privilège de l'immortalité. Les écrits des Grecs et des Romains éterniseront la gloire de ces nations qui ne sont plus. Mais ces immortels écrits ne nous ont transmis que quelques faits tronqués, défigurés, souvent même surchargés de détails aussi faux qu'in vraisemblables, de ces fameuses monarchies de l'Asie, qui servirent de berceau aux beaux arts et de modèles à nos gouvernemens. La violence des secousses politiques qu'ont éprouvées si fréquemment ces contrées, y a renversé presque tous les monumens de l'industrie humaine. L'histoire, qui

survit ordinairement aux ravages du temps, paraissait ensevelie pour toujours sous les ruines dont il couvre ses pas. Les restes échappés aux désordres des guerres civiles et étrangères faillirent devenir la proie d'une secte fanatique, qui érigea l'ignorance en devoir.

Dans ce déluge de maux dont l'Orient fut inondé pendant plusieurs siècles, la Providence protégea, au sein de l'abîme, une arche conservatrice qui devait transmettre aux races futures les monumens de la gloire ou de l'opprobre de ces nations. Dès le temps du paganisme et dans les siècles les plus reculés, l'Arménie mit les fastes historiques au rang des choses sacrées; ainsi que les idoles, les annales publiques furent placées dans les temples, sous la garde des prêtres. Depuis sa conversion au christianisme, elle a produit des écrivains célèbres dans tous les genres de littérature; et ses historiens ont rendu publics les nombreux dépôts consignés dans les temples.

ancienne, sacrée et profane, sur la géographie, la chronologie et les faits.

Avant de mettre fin à cette entreprise difficile, nous publions cet essai, pour donner une légère idée de l'infidélité avec laquelle on s'est plu à transmettre à la postérité la plupart des événemens qui se sont passés en Orient. Nous allons relever quelques erreurs graves (si pourtant ce ne sont que des erreurs) des historiens grecs et romains. En général les Grecs passent pour les plus infidèles des historiens, sur-tout quand ils parlent des nations étrangères. Ils immolent impitoyablement la vérité à l'orgueil national. Hérodote, qu'on regarde en Europe comme le père de l'histoire, en a donné le funeste exemple aux écrivains postérieurs. *Apud Herodotum*, dit Cicéron, lib. 1, de leg. *sunt innumerabiles fabulæ*. Les historiens grecs ont toujours été si suspects, que leurs histoires passaient, même de leur temps, pour des romans. *Græcis historiis ple-*

rumque poëticæ similis est licentia.
Fab. 2, c. 4. *Et quidquid Græcia mendax peccat in historiâ.* Juv. sat. 10. Ils s'appliquaient plus à la forme et aux graces du récit, qu'à la recherche du vrai. Ils ne se sont rendus les échos de la renommée qu'après avoir, à leur gré, modulé les sons de sa trompette. Comment ces écrivains pourraient-ils dire la vérité, en parlant des nations dont ils sont intéressés à dénaturer l'histoire, tandis qu'ils nous débitent tant de fables sur leur propre origine, sur leurs grands hommes, enfin sur tout ce qui les regarde? A les entendre, c'est chez eux que le genre humain a pris naissance. C'est le navigateur Jason qui s'est chargé de peupler la terre, de transporter des colonies dans la Médie, la Géorgie, l'Albanie et les autres contrées orientales. L'Air, la Terre, le Ciel, Saturne, Jupiter, Prométhée; voilà leurs auteurs! Doit-on, après de pareils contes, s'étonner qu'ils confondent l'his-

toire d'un peuple avec celle d'un autre peuple , l'histoire d'un temps avec celle d'un autre temps, d'un prince avec un autre ; en un mot, qu'ils confondent des choses différentes de temps, de lieux et de personnes ?

Rendons hommage à la noble franchise des Romains. Ils ont porté avec une égale dignité et la couronne de l'empire et le sceptre de la littérature. On les voit presque toujours d'accord avec les Orientaux , dans le récit des faits où leur gloire n'est point intéressée, sur-tout depuis leurs premières conquêtes en Orient jusqu'au troisième siècle. On ne saurait cependant les laver entièrement du reproche de partialité. Leur amour pour la vérité a souvent fléchi sous l'empire de l'orgueil national. Ce puissant préjugé les a quelquefois portés à défigurer la vérité avec les couleurs du mensonge. Souvent, par une basse adulation, ces graves Romains enivraient d'encens les fausses divinités du vulgaire, et ver-

saient le fiel de la satire sur leurs ennemis. Qu'un historien, qui n'a pas le courage d'être vrai, est coupable! en trompant sa nation et son siècle, il trompe les nations étrangères et les siècles à venir. Si les contemporains, au lieu de maintenir dans toute sa clarté le flambeau de la critique, l'éteignent au contraire, pour ne plus voir les faits qu'à travers le nuage des préjugés; la postérité, placée dans l'éloignement, n'a plus aucun moyen de découvrir la vérité, qui reste à jamais perdue dans une nuit éternelle.

Tel serait, nous le répétons, le sort de l'histoire ancienne de l'Orient, si un heureux hasard ne nous eût conservé de précieux monumens à l'aide desquels nous pouvons remonter jusqu'aux siècles les plus reculés, et parvenir à déchirer le voile épais qui couvre la vérité.

Les manuscrits arméniens de la bibliothèque impériale jettent un grand jour sur les faits politiques et militaires

de l'Asie, sur la chronologie, la géographie, sur les révolutions des états, sur les institutions civiles et religieuses de tous les anciens peuples de l'Orient, depuis la Cappadoce jusqu'aux rives de la mer Caspienne et du golfe Persique. On est moins surpris de trouver dans la littérature de cette nation une histoire ancienne plus étendue, plus exacte, moins invraisemblable, plus conforme aux temps, aux lieux, aux usages, aux événemens ; en un mot, une histoire revêtue de tous les caractères de crédibilité, quand on pense que l'Arménie a eu constamment des liaisons d'intérêts ou d'opinions avec les Assyriens, les Mèdes, les Babylo niens, les Perses, les Parthes, les Scythes et les autres peuples de l'Orient. Elle a toujours eu une part active ou indirecte dans leurs grands événemens civils, militaires ou religieux. Ce n'est que chez les Arméniens que nous trouverons des notions certaines sur les mœurs, la langue et les institutions.

des Lycaoniens, des Phrygiens, des Cappadociens, des Ciliciens et des anciens habitans du mont Caucase et des bords du Pont-Euxin. Est-il un autre peuple chrétien, depuis la partie la plus occidentale de l'Asie jusqu'à la mer Erythrée, qui ait produit quelques écrivains depuis plusieurs siècles? Au contraire, ils ont perdu jusqu'aux traces de leur origine. Demandez à un Syrien, à un Chaldéen, à un Mède, et à tant d'autres, ce qu'ils savent de leurs ancêtres! Ils n'en savent pas plus qu'une peuplade de sauvages du nouveau monde récemment civilisée. Le changement de langage, qui est le dernier et le plus difficile de tous les changemens, s'est opéré chez eux depuis bien des siècles. Ils n'ont conservé aucuns traits de ressemblance avec leurs pères: on ne voit plus en eux cet air de famille, dont d'autres nations sont si jalouses et si fières.

Il est vrai que les Grecs du Bas-Empire, les Arabes et les Persans ont

eu un grand nombre d'historiens et de géographes ; mais il s'en faut de beaucoup que ces historiens et ces géographes aient été exacts, véridiques, et qu'ils aient écrit tous les faits qu'il importe de savoir, pour ne pas avoir une histoire décousue et incomplète. Les Persans, en embrassant le musulmanisme, firent une révolution dans les lettres. La Grèce et la Palestine avaient déjà défiguré bien des faits anciens ; l'Arabie, sortie nouvellement de l'état de barbarie où elle était plongée, adopta sans choix les opinions des juifs et des chrétiens, et en composa un recueil d'allégories. Mais la Perse, renonçant à ses anciennes traditions, composa un nouveau code historique aussi ridicule que mal digéré. Enfin, tous ces nouveaux convertis finirent par remplir les pages de l'antiquité des connaissances que l'enthousiasme religieux venait de produire. La Bibliothèque d'Herbelot nous en donne plus d'une preuve, sans excepter le

Tableau historique de l'Orient, par M. Muradgia.

L'histoire, qui est l'enchaînement des faits entr'eux, est la science la plus sujette à l'erreur. Les motifs qui peuvent porter à altérer ces faits, à les exagérer, à les laisser ignorer, sont innombrables. Il est naturel que chacun connaisse mieux ses propres affaires que celles des autres; ainsi les Orientaux doivent mieux connaître l'histoire de leur pays, que celle de l'Europe ou de l'Afrique; et pour bien connaître leur histoire, ils doivent être consultés avant les écrivains étrangers. L'éloignement des temps, la distance des lieux, la différence des langues, sont des obstacles que nous ne saurions franchir, pour nous bien instruire des événemens passés à des époques reculées et dans des pays lointains. Nous ne les voyons que de loin, par conséquent obscurément. De plus, indépendamment du bon sens, de la raison distribuée à tous les hommes

de la terre , chaque peuple , chaque homme a encore sa manière particulière de voir et de juger les choses : manière qui n'est souvent qu'un résultat de la différence de siècles , de climats , de gouvernemens , de religion , et d'autres circonstances indépendantes des individus et de la masse d'un peuple. Le concours de toutes ces nuances , qui constitue l'habitude , les mœurs et les préjugés de chaque nation , forme une espèce de méthode de vivre , de penser , de parler et d'agir. Il en résulte qu'une nation est souvent représentée par des historiens étrangers , non d'après son caractère distinctif , mais d'après celui de l'écrivain qui fait l'histoire de cette nation. C'est ce qui est arrivé aux Occidentaux qui ont écrit l'histoire de l'Orient. Ainsi Hérodote , en écrivant l'histoire des Mèdes , les fait vivre sous une démocratie semblable à celle d'Athènes.

Quelle témérité , s'écriera-t-on , de prétendre juger les Hérodote , les Thu-

cidide, les Xénophon, les Tite-Live, les Tacite et les Quinte-Curce! On nous dira, comme on disait autrefois à saint Jérôme, lorsqu'il entreprit de traduire les livres saints: « C'est une » présomption périlleuse, que ceux que » tout le monde doit juger, entrepren- » nent de juger tous les autres, de faire » changer de langage aux anciens, et » de ramener le monde, qui est déjà » vieux, aux premières leçons des en- » fans. Car quel sera, ajoute-t-il, le » savant ou l'ignorant, lorsqu'il pren- » dra ce livre, et qu'il trouvera qu'il » diffère de ce qu'il avait appris, qui » ne s'écrie à l'instant que nous som- » mes des faussaires et des sacrilèges, » d'avoir osé ajouter, changer et corri- » ger les anciens livres? » *St. Jer. præf. in ep. ad Damassum.*

Nous l'avouons avec sincérité; ce n'est qu'avec des transports d'admiration que nous lisons les sublimes ouvrages de ces anciens écrivains, l'honneur de leur patrie. Nous leur devons